



---

---

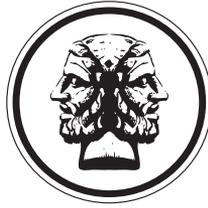
# JANUS

---

---

• QUADERNI DEL CIRCOLO GLOSSEMATICO •

*La presente pubblicazione viene realizzata  
con un contributo del Circolo Glossematico di Padova.*



---

---

# JANUS

---

---

• QUADERNI DEL CIRCOLO GLOSSEMatico •

---

## Variazioni Glossematiche

---

*a cura di*  
ROMEO GALASSI  
VALERIO MARCONI  
CRISTINA ZORZELLA CAPPI

---

*Direttore della collana*

Romeo Galassi

*Comitato scientifico*

Cosimo Caputo

Lorenzo Cigana

Romeo Galassi

Massimo Prampolini

Cristina Zorzella Cappi

*Comitato di redazione*

Lorenzo Cigana

Valerio Marconi

Cristina Zorzella Cappi

©2019 ZeL Edizioni - Treviso

[info@zeledizioni.it](mailto:info@zeledizioni.it)

[www.zeledizioni.it](http://www.zeledizioni.it)

ISBN 978-88-87186-14-7

---

## Discussion après conférence. Intervention du professeur Outsider\*

Je vois une difficulté presque insurmontable à la formulation du moindre mot de commentaire sur *MP*. Le livre s’y dérobe, résolument. Le chapitre 3 constitue à cet égard un sommet, et de l’aveu même des auteurs du livre : il n’y a personne, prétendent-ils, pour entendre ce qui est dit là<sup>1</sup>. Déjà, une dizaine de pages auparavant, la défection est grande : “La plupart des auditeurs étaient partis (d’abord les martinettistes de la double articulation, puis les hjelmsleviens du contenu et de l’expression, et les biologistes de protéines et d’acides nucléiques). Seuls restaient des mathématiciens, parce qu’ils étaient habitués à d’autres folies, quelques astrologues et archéologues, et des personnes éparses” (*MP* : 74). Certainement, cette mise en scène d’une évacuation de la scène énonciative, avec la difficulté de saisir l’énoncé même, **entre en résonance avec les thèmes qui sont ceux du livre, notamment le refus d’arrondissement au langage, la ligne de fuite du sens (contre toute interprétation), le principe de dispersion généralisé. L’énonciation est d’ailleurs, dans ce chapitre 3, débrayée, quasiment insituable, dès lors que celui qui parle est un conférencier, le professeur Challenger, échappé des nouvelles de Conan Doyle.**

Certes, la ‘reterritorialisation’ de *MP* pourrait être vite faite, au nom même de cette pragmatique généralisée que Deleuze et Guattari plébiscitent (*cf.* *MP* : 115), ... et elle ne tournerait pas nécessairement à leur avantage. Les manœuvres d’esquive sont dénonçables, ou plutôt elles sont *désénonçables* : on peut extraire de l’énoncé son énonciation pour ne plus voir qu’elle. On pourrait alors faire remarquer que cette énonciation est tout de même assez typique d’une philosophie française publiée dans les années 70 (celle aussi de Derrida, Lyotard...), misant sur le style comme vecteur de transformation de la pensée et donnant à lire, illusoirement, une radicalité critique des discours, alors que leur critique n’est, au mieux, qu’actuelle, propre au champ contemporain des discours en philosophie et en sciences humaines.

Cela pourrait être fait, sauf que cette ‘désénonciation’ de *MP*, ce n’est pas à moi de la faire. Et d’ailleurs je ne suis pas tenté. Je dirai alors seulement, *sans*

---

\* *Sigla*

*MP* Deleuze, Guattari 1980

1 *Cf.* *MP* : 84.

*insister*, et puisque c'est à la communauté des linguistes que se rattachent mes recherches, toutes marginales qu'elles y paraissent, combien m'agace le titre donné au chapitre 4 : *Postulats de la linguistique*. Imaginez-vous un linguiste réglant en quarante pages, dans un livre qui aurait somme toute un autre sujet, les "postulats de la philosophie"? Janvier et Pieron, prenant le risque de commenter ce chapitre, ont beau écrire que "Pour saisir avec exactitude le geste de Deleuze et Guattari, il est nécessaire de contrarier une tendance qui guette sans cesse les auteurs de *MP* tout autant que leurs lecteurs : la tendance à remplacer les illusions des linguistes par une nouvelle philosophie du langage, celle de Deleuze et Guattari eux-mêmes" (Janvier, Pieron 2010 : 155), il me semble, pour ma part, malgré la charité de l'interprétation, que cette contrariété est d'abord celle qu'ils ressentent devant des provocations intenables, et d'ailleurs énoncées comme telles. Je ne dirai aussi qu'en passant combien la lecture que Deleuze et Guattari font de Saussure me paraît datée, c'est-à-dire faussée par des enjeux qui sont étrangers à la lecture de ses écrits, à l'instar de la lecture de Derrida, sérieusement mise à mal aujourd'hui, en particulier par des commentateurs anglophones<sup>2</sup>. Quant à leur lecture de Hjelmslev, tout éclairée et gratifiante qu'elle soit, je la trouve parfois peu généreuse. Cette générosité dont ils sont prêts à couvrir des écrivains (Kafka, par exemple) et des philosophes (tel Spinoza), pour lesquels il n'est jamais question de pointer des défauts, semble devoir se contenir dans une certaine limite quand il s'agit de Hjelmslev et des linguistes en général. Ce que j'essaie de dire avec toutes ces remarques, c'est qu'il n'y a pas moyen d'échapper à la conscience d'une situation d'énonciation particulière, entre les auteurs de *MP*, leurs lecteurs d'hier et d'aujourd'hui, où interviennent des disciplines, des époques, des postures et des statuts qui constituent autant de cloisonnements territoriaux. Pourtant, la difficulté de commentaire que présente *MP* dépasse tous ces cloisonnements. C'est elle qui me fascine et qui m'enchant. Aussi voudrais-je éviter les escarmouches protocolaires, déposer les armes disciplinaires, fussent-elles d'apparat, au seuil de cette munificente revue, et rêver un peu.

Oui, vraiment, l'attrait de la déterritorialisation est le plus fort ! Comme je l'ai annoncé, le chapitre 3, intitulé *10 000 av. j.-c. – La géologie de la morale (pour qui elle se prend, la terre ?)*, est présenté par Deleuze et Guattari comme un délire, le discours délirant d'un personnage de fiction, le professeur Challenger, que plus personne n'écoute, "personne n'était resté" (*MP* : 84). Cependant, huit pages plus tard, alors que le conférencier est devenu inaudible, et son discours "perçant" ou "suffocant", les narrateurs rapportent que "des auditeurs étaient revenus, mais des ombres et des rôdeurs" (*MP* : 92). Challenger était alors au bout de son combat, du défi qu'il a lancé contre tous et contre tout, contre le grand tout.

Je voudrais imaginer que l'un de ceux qu'il a appelés dans ses incantations ait pu revenir l'écouter, telle l'une de ses ombres. Je l'appellerai, cet auditeur, le professeur Outsider, celui qui n'a pratiquement jamais eu aucune chance de gagner

---

2 Daylight 2012 fait le point sur cette question.

quoi que ce soit. Outsider, c'est pour une part Louis Hjelmslev et pour une autre part moi-même, tel que je le lis et comme j'ai cherché, en le paraphrasant, à le prolonger (cf. Badir 2014). Outsider n'a certainement pas tout entendu de la conférence donnée par Challenger mais il est revenu pour en recevoir le résumé. Dans ce résumé, tout lui rappelle l'article qu'il a publié, en 1954, et en français, dans la 10<sup>e</sup> livraison de la revue new-yorkaise de linguistique, *Word* (toujours en activité). Entre nous soit dit, cet article, intitulé *La stratification du langage*<sup>3</sup>, personne ne l'a lu — personne même n'a pu le lire, parce que celui à qui il est adressé est *le lecteur inconnu* en personne. Ce qu'Outsider a entendu chez Challenger comme des réminiscences de son article, c'est d'abord un vocabulaire conceptuel : *matière, plan, strate, intensif, variable, expression et contenu, forme et substance*, tous ces termes lui ont paru empruntés à sa théorie, et l'insistance portée sur les strates, liée directement à l'article mentionné ; Challenger en avait d'ailleurs reconnu quelque chose. D'autres concepts, comme *métrastrate* et *parastrate*, étaient aisément transposables dans ses termes (respectivement *métasémiotique* et *sémiotique connotative*) ; et d'autres encore, tels *articulation, segment, élément et trait*, appartenaient au pot commun de la linguistique. Ensuite, plus singulièrement, c'était la forme du discours qui avait un air familier : très abstrait, ce discours, mais qui semblait savoir où il allait et à quoi renvoyaient les abstractions ; discours déductif ou utopique, qui est le propre des théories authentiques. C'est probablement en raison de cette forme discursive, plutôt que par son objet, que Challenger l'avait rapproché, encore au début de sa conférence, de Spinoza (cf. *MP* : 58). Mais enfin, ce qui avait d'abord retenu son attention, puis l'avait fait décrocher, et revenir tout de même un peu plus tard, poussé par la curiosité de savoir comment ce délire abstrait incarné finirait, et peut-être aussi par quelques velléités de se faire connaître du conférencier durant la discussion qui, normalement, s'ensuivrait, c'est le développement de l'objet du discours : la mécanosphère — la rhizosphère, le corps sans organes, le plan de consistance, de quelque manière que Challenger ait cherché à le désigner. Serait-il possible que cet objet, malgré le titre énigmatique de la conférence, *Géologie de la morale*, ait à voir avec le langage ? Avec le langage comme lui, Outsider, le concevait ? C'est la question qu'il avait envie de poser. Et, comme il avait mauvaise vue, qu'il était par ailleurs assez distrait, il prit le cri que poussa une jeune fille quelques rangs plus loin dans l'auditoire pour une sorte d'ovation (cf. *MP* : 93). Le professeur Outsider s'éclaircit la voix, se leva et se permit alors de prendre la parole :

Cher professeur Challenger, votre conférence m'a beaucoup intéressé. En dépit de quelques obscurités résiduelles, j'ai été séduit par le fait que votre projet de description se donne sous la forme de strates géologiques ; la géologie, dans cette perspective large et abstraite, est certainement une science de l'espace, et cela non par son objet mais par la manière dont elle considère celui-ci : même le temps, que Kant considérait comme irréductible à l'espace, en tant qu'il constituerait

---

3 Repris comme Hjelmslev 1971.

avec celui-ci l'une des formes *a priori* de la sensibilité, est bien pour le géologue une configuration d'espace, et en cela son approche va à l'encontre des modèles généalogiques ou génétiques supposant la possibilité d'une description directe du temps, lesquels modèles ont été appliqués dans ma discipline, la linguistique, par les grammairiens comparatistes au siècle dernier<sup>4</sup>. La géologie, continue-t-il, particulièrement le concept de strate, donne au temps une description que l'on qualifie en linguistique de *localiste* : elle suppose que l'*organisation* est le fin mot de sa tâche de connaissance, et non pas quelque chose qui lui serait donné d'avance ; c'est pourquoi, aussi, la géologie est une science dont la perspective peut être dite immanente, c'est une science *tendanciellement immanente* (même s'il existe des approches localistes transcendantales), car cet espace, à bien le considérer, est *sans dehors*, c'est-à-dire sans considération pour quelque dehors qu'on voudrait alléguer pour satisfaire je ne sais quel besoin psychologique, alors que les approches non localistes, historicistes, ne peuvent pas s'empêcher de poser des questions d'origine et d'universalité qui demeurent cependant inaccessibles selon leur credo même.

Il me semble, toutefois, professeur Challenger, que votre géologie manque de recul et que votre conception des strates en souffre quelque peu. Ce n'est pas en 10000 avant Jésus-Christ que les choses se jouent ; c'est bien avant, voyons, puisque, précisément, votre approche est géologique et stratificationnelle, et non pas anthropologique et fonctionnelle. Ce n'est donc pas le langage vocal, comme il est né avec la main et la bouche, ainsi que l'a suggéré Leroi-Gourhan, qui est l'espace organisationnel de votre entreprise, mais bien la terre elle-même, comme elle s'est formée il y a quatre milliards d'années.

Je ne comprends d'ailleurs pas très bien que vous ne l'ayez pas reconnu, vous qui, d'une part, pour répondre à votre élève favori, le jeune professeur Alasca, repreniez très justement mon argument selon lequel, je vous cite, "si le langage a une spécificité, et il en a certainement une, celle-ci ne consiste nullement ni dans la double articulation, ni dans la grille de Hjelmslev" (*MP* : 58 ; je m'étonne un peu de ce terme de "grille" que vous me prêtez, mais je ne veux pas m'y arrêter), vous qui, d'autre part, pointez dans le langage vocal une propriété qui découle de la définition que j'en ai donnée, à savoir la propriété de traductibilité ; et vous précisez, comme j'ai pu le faire moi-même, que

par traduction il ne faut pas seulement comprendre qu'une langue peut en quelque sorte 'représenter' les données d'une autre langue, mais plus encore que le langage, avec ses propres données sur sa strate, peut représenter toutes les autres strates, et accéder ainsi à une conception scientifique du monde (*MP* : 81),

ce qui n'assure nullement au langage vocal et encore moins au linguiste le monopole de la description, comme cela a pu s'énoncer "naïvement" avec une "certaine prétention impérialiste" (je reprends ici l'expression de vos jugements) dans

---

4 On aura à l'esprit que la conférence et la discussion qui s'en est suivie datent de 1980.

des formules, qui ne sont pas de moi, mais d'un certain Roland Barthes (vous ne citez pas son nom), telles que "toute sémiologie d'un système non linguistique doit emprunter le truchement de la langue". Le *doit* est évidemment injustifiable ; une possibilité ne crée pas un besoin ou une nécessité, sauf pour quelqu'un qui, désespéré par l'insuccès d'une ambition sans doute elle-même mal placée (décrire de manière structurale la mode), masquerait son dépit par la soi-disant nécessité d'en passer par l'analyse de textes parlant de son objet (la presse magazine de mode).

Remontons donc, s'il vous plaît, quatre milliards d'années avant l'humanité et dans cet espace campons résolument vos strates, que j'avais nommées, pour ma part, des *strata* (le genre neutre convient bien, en effet, à ce concept antédiluvien). La terre est alors un seul et unique océan. Son espace est un espace d'eau, entièrement. Vous pouvez vouloir ajouter que son noyau est tellurique et qu'elle a déjà acquis une atmosphère, mais cela c'est déjà une manière géologique de la considérer. En tant qu'espace, elle n'est rien que de l'eau. C'est là sa *matière*. Et c'est la seule chose qui ne dépende pas de la géologie.

Or cette matière n'est pas inerte. Elle est agitée de mouvements, de flux, et parmi ces flux, des courants. De grands courants océaniques qui, non seulement sont discernables, mais qui en outre contribuent pour une part considérable, sans doute même prépondérante, à la *formation* de la terre. C'est pourquoi le géologue, en tant qu'il cherche à comprendre la formation de la terre, s'intéresse à eux. Qu'y observe-t-il ? Une organisation interne. Un fonctionnement *visible à l'œil nu*. Le courant océanique n'a pas d'enveloppe. Vous pouvez l'appeler une machine. Mais il faut alors préciser que, quand bien même son fonctionnement paraît extrêmement sophistiqué, c'est une machine sans couvercle. Pour ma part, je préfère ne pas multiplier les métaphores ; je vous la donnerais volontiers à voir simplement par la forme géométrique de son apparence globale. C'est une sorte de cylindre aplati formant des coudes sur l'océan, une grosse ligne épaisse et profonde qui tranche dans le milieu marin ambiant par sa clarté (dû à son degré de salinité), sa température et surtout par le type de mouvements qui l'animent. Ces mouvements lui donnent l'apparence d'une forme continue, car ils vont tous dans la même direction. C'est pourquoi d'ailleurs on appelle cette forme un 'courant'.

Or, les mouvements ont beau aller dans la même direction, ils ne vont pas tous à la même vitesse. Il y a en des rapides et d'autres plus lents ; certains épais, d'autres plus minces ; avec des nuances de teinte aussi. Mais en y regardant de plus près, on aperçoit en outre que ces mouvements peuvent eux-mêmes se donner à comprendre comme composés de mouvements plus minces ou plus chauds, propulsés à différentes vitesses, comme si tout à coup une portion du mouvement considéré d'abord était entraîné à aller plus vite encore. On pourrait comparer les mouvements au sein du courant aux multiples fils d'une grosse corde, mais des fils jamais tressés les uns avec les autres, de sorte qu'il n'y aurait pas moyen de les distinguer, sinon en continuant à reconnaître en eux d'autres fils, jusqu'aux linéaments au-delà desquels l'œil ne peut distinguer aucun mouvement (on dira plus loin ce que révèle le microscope). Afin de conserver le niveau d'abstraction

géométrique qui a permis de décrire le courant dans son ensemble, j'ai pu faire valoir l'idée que ces mouvements différenciés et différenciables sont *stratifiés*. On peut les discerner selon les *strata* qu'ils composent, de telle sorte que le discernement des *strata* entre eux et au sein de chaque *stratum* donne une description satisfaisante du fonctionnement global du courant océanique.

Nous sommes donc amenés à nous intéresser aux *strata* et à essayer de les décrire pour eux-mêmes, d'une part, et les uns à l'égard des autres, d'autre part. En lui-même, un *stratum* n'est pas un feuilleté de couches, car il n'y a ni haut ni bas, ni début ni fin, pour établir des couches. Ce n'est pas non plus un rhizome, car, malgré l'absence de tout repère interne ou externe, tout mouvement pris dans un *stratum* va dans une seule et même direction, celle du courant océanique tout entier. Comme je l'ai affirmé dans mon article, le *stratum* est une *hiérarchie* (cf. Hjelmslev 1971 : 56). Et les *strata* entre eux forment également des hiérarchies, de sorte que le *courant* considéré en fonction des *strata* qui le constituent peut être lui-même décrit comme une hiérarchie de *strata*. Il y a en ce sens une profonde homologation entre le mouvement général du courant et le discernement que l'on peut avoir de son fonctionnement : l'un comme l'autre sont unidirectionnels. Supposons un véhicule minuscule, un petit poisson pilote plongé dans ce *stream*. Il y aurait alors à imaginer que, plus il s'accommoderait au fonctionnement du courant qui l'emporte, plus ce véhicule verrait devant lui des couloirs toujours plus étroits diviser le courant et le diriger plutôt par là que par ici, quoique dans une seule et même direction, et à des vitesses quelque peu différentes à chaque fois. Bien sûr ces couloirs existaient avant qu'on s'aperçoive de leur existence. C'est pourquoi leur division hiérarchique de plus en plus fine ne fait que rendre compte de la division généralisée du courant lui-même, c'est-à-dire de son mouvement propre.

Or, les uns par rapport aux autres, les *strata* dans le mouvement général du courant océanique sont organisés. Il y a trois grandes classes de *strata* discernables à l'œil nu, c'est-à-dire, en fait, puisque le courant est une hiérarchie, une grande classe composée de deux *strata*, chacun de ces *strata* étant lui-même composé de deux autres *strata*, que l'on peut, à cet égard, mais à cet égard seulement, appeler des 'substratas' ou, comme vous dites vous-même, des 'substrates' (mais vous faites bien de préciser que ces substrates ne doivent pas être confondues avec le concept de 'substrat', d'application en linguistique comme en géologie, lequel n'a rien à voir avec le concept de substrate ou *substratum*).

Ce que l'on discerne d'abord, c'est que le courant est organisé en deux couches, une couche inférieure et une couche supérieure. Oui, pour cette fois, je veux bien parler de 'couches', étant entendu que la couche dite supérieure ne l'est pas pour une raison hiérarchique mais seulement pour une raison spatiale, en raison de la force de Coriolis (qui n'est d'ailleurs pas une force à proprement parler : elle n'agit pas sur le courant ni sur aucune de ses strates), donnant à entendre un point de vue extérieur au courant — j'y reviendrai. Dans la couche inférieure, les mouvements sont globalement plus lents et plus massifs ; dans la couche supérieure, au contraire, ils sont plus vifs et plus brefs. Rappelez-vous toutefois que ces couches

forment toutes deux *un seul courant*. Pour ne pas chercher loin une comparaison, songez à une rivière. La rivière, en son ensemble unitaire, est composée de mouvements globalement plus lents en profondeur et plus vifs et éparés en surface. C'est la même chose pour un courant océanique. Appelez la couche inférieure *plan de l'expression* et la couche supérieure *plan du contenu*, et j'espère que vous comprenez déjà qu'en décrivant ce courant, je décris, selon une approche localiste et immanente, quoique figurative, les langages verbaux (mais pas seulement eux). Notez tout de même, au passage, combien le terme de plan est grossier : il écrase la couche sur deux dimensions, et en outre ne rend nullement compte du mouvement général qui anime le courant. Je vous dirai *mais plus tard* — cette fois encore dans le souci de préserver la clarté de mon intervention — que personnellement je ne m'en suis jamais contenté.

Les couches constituent ainsi la première classe de *strata*, c'est-à-dire la première hiérarchie du courant océanique. Or les couches sont elles-mêmes des hiérarchies. On observe en effet, comme je l'ai dit, que ce n'est pas seulement entre les couches que les vitesses sont différentes ; c'est aussi dans chacune des couches qu'existent des différentiels de force, qu'on peut décrire en termes de vitesse, de débit et de continuité, notamment. Il y a des canaux principaux et des canaux secondaires, et les canaux secondaires deviennent à leur tour recteurs pour d'autres canaux qu'on n'avait pas forcément aperçus quand on s'occupait à établir l'agencement des canaux primaires. Tout cela, ne l'oublions pas, ce n'est jamais que de l'eau en mouvement ! Il ne fait pas de doute pourtant que cet agencement est réellement opératoire, que les canaux primaires se différencient les uns des autres non pas seulement pour celui qui les observe mais par le fait même de leur action dans la couche, de leur participation au mouvement global du courant. Cet agencement réel des canaux primaires, je l'appelle le *stratum* des formes, étant entendu qu'il y a un de ces *strata* dans chacune des couches, un *stratum* des formes de l'expression et un *stratum* des formes du contenu. Le reste, dans les deux couches, je l'appelle les *strata* de substance, l'un concernant l'expression, l'autre concernant le contenu. Dans chaque couche, le *stratum* des formes ne cesse d'intégrer des mouvements venus du *stratum* des substances, ce qui revient à dire que les substances sont formées, peu à peu, à partir du moment où l'œil parvient à extirper hors de la matière océanique leur fonction particulière dans le grand fonctionnement du courant, c'est-à-dire la place que cette fonction occupe dans la hiérarchie générale.

Vous voudrez peut-être m'objecter que la différence entre *stratum* de forme et *stratum* de substance ne répond pas au même critère définitionnel, à la même propriété d'agencement que les *strata* premiers que j'ai appelés des couches, ou plan de l'expression et plan du contenu. Eh bien, si, justement ! C'est précisément ce que j'ai voulu mettre en évidence dans mon article. Songez qu'il n'existe aucune membrane entre les deux couches. Rien qui vous permette, d'emblée, de séparer nettement la couche supérieure de la couche inférieure. Cela fait à mon avis une grosse différence avec la géologie de la croûte terrestre, dont les couches ont des frontières relativement nettes et dont les mouvements, du reste, ont été tellement

ralentis qu'ils en paraissent pétrifiés, ce qui ajoute encore à la facilité de leur délimitation. Pour ce qui est des courants océaniques, ce n'est qu'en cours d'observation, dans votre compréhension de l'agencement général, que vous discernerez de plus en plus finement comment chaque canal subit l'influence de la couche à laquelle il appartient, comment sa substance intègre l'agencement de la couche et y trouve sa forme. Ce que les grammairiens appellent la "syntaxe" n'est que le *melting-pot* de tous les mouvements qu'ils ne sont pas parvenus à trier vers l'une ou l'autre couche, créant ainsi une soi-disant entre-couche qui, à la vérité, n'a aucune incidence réelle dans l'agencement du courant océanique, aucune autre existence que celle qu'ils lui prêtent.

Certes, quand même il n'y a pas de frontière définitive entre les couches, l'épaisseur de ces dernières, visibles à l'œil nu, leur confère une sorte de différenciation quasi naturalisée. Il n'en demeure pas moins que leur localisation demeure le fait de la conception géologique de la terre, et de l'intérêt que le géologue leur porte en vue d'une certaine compréhension de la formation terrestre. Dans la conception génétique de la terre, il serait impossible de distinguer les jalons temporels de l'expression et du contenu d'un courant océanique donné ; tout bonnement, cette distinction n'y serait pas même intelligible.

Revenons à présent au courant océanique considéré dans son ensemble, ou plutôt dans *leur* ensemble, car ils sont nombreux à serpenter sur l'océan. Ils ont chacun un fonctionnement interne qui leur est propre, une manière spécifique d'être conduit par les mouvements qui les animent à l'intérieur de leurs *strata* et entre leurs *strata*. N'y a-t-il pas là quelque chose de surprenant ? Après tout, on a bien quelque idée sur les *causes* de ces grands mouvements océaniques. D'évidence, des forces agissent sur cette matière : celles des plaques tectoniques, celles des vents ; et d'autres encore, peut-être. Il paraît toutefois si difficile de discerner parmi ces causes, à la fois pour elles-mêmes — le vent a-t-il seulement une matière ? et les plaques tectoniques, comment les observer *sous* l'océan ? — et en tant qu'elles exercent leurs forces sur la matière océanique, qu'il y aurait déjà là une raison suffisant à dissuader le géologue de les faire intervenir dans son étude. Or, quand même on s'entêterait à vouloir les intégrer au modèle, il ne suffirait pas de reconnaître et déterminer chaque cause pour expliquer les courants. Il faudrait encore montrer comment ces causes se différencient elles-mêmes, par des combinaisons à chaque fois particulières, pour expliquer la spécificité de fonctionnement et d'agencement de chaque courant océanique. Et cela alors que tout, absolument tout : les vents, les plaques tectoniques, l'océan, la terre tout entière, est perpétuellement en mouvement ! Mieux vaut, comme je l'ai annoncé, que le localisme géologique adopte une attitude épistémique tendanciellement immanente : faisant fi de causes, dont on ne sait à peu près rien sinon qu'elles existent, le géologue gage que la description du fonctionnement interne d'un courant contribue *suffisamment* à la compréhension de la formation de la terre pour être menée. Cette attitude tendanciellement immanente sert dès lors à la fois la méthodologie (ne pas tenir compte des causes) et l'épistémologie (ne pas croire à l'intérêt des causes).

Par contre, en aucun cas, elle ne se fait valoir comme argument ontologique.

L'ontologie ne concerne, pour le géologue, que la matière. Or personne ne remet en cause qu'un courant océanique soit fait d'eau salée. Ce n'est pas en faisant des différences de matière qu'on parvient à rendre compte des courants océaniques, et pas davantage de la formation de la terre. Il n'est pourtant pas ignoré que des différences existent dans la matière ; nous avons eu l'occasion de les évoquer : degrés de salinité, différence de températures, etc. Même dans la constitution hiérarchique des *strata*, il est évident que les linéaments formels fondamentaux, ceux à travers lesquels il semble qu'on ait saisi le fonctionnement du courant à travers tout le différentiel qui le "diagrammatise", pour employer l'une de vos expressions, il est évident, dis-je, que, grâce aux moyens techniques du microscope, les linéaments se laissent encore décomposer jusqu'à ces particules et molécules que, pour une raison qui m'échappe, vous appelez des "signes". Ne serait-ce pas une façon d'atteindre la matière elle-même, et d'imposer par là au courant océanique une définition ontologique ? **Peut-être ; mais en route on aurait perdu**, totalement perdu, le *mouvement unidirectionnel* qui fait que, pour nous, pour chacun de nous, ce courant est un courant. De fait, les particules, les molécules et autres groupuscules que vous voudriez prendre en compte sont animés de tout autres mouvements que ceux des linéaments formels. De sorte que cette supposée définition "ontologique" du courant par sa matière *nuirait* à sa compréhension, plutôt qu'elle puisse y contribuer, et ferait obstacle à la compréhension de la formation terrestre que l'on peut tirer de la compréhension des courants.

Je prétends donc que les courants océaniques ne sont pas définissables, ni dans leurs fonctionnements ni dans leurs limites, c'est-à-dire, en rien qui regarde leur géologie, par aucune matière : ni par la leur, l'eau, ni par ces autres accueillant, d'une manière presque inconnue encore, les forces qui sont cause de leurs mouvements. Je pense m'être assez expliqué sur l'inutilité de la matière pour la définition formelle. J'ajouterai encore ceci concernant la question de la délimitation. D'abord, il est naïf de croire que les courants océaniques se délimiteraient mutuellement les uns les autres comme par nature. On peut bien tracer sur les cartes des lignes d'isoglosse qui ont l'air de leur octroyer des territoires. En fait, il en est de délimitations entre eux comme de la délimitation de leurs couches : elles n'existent pas en dehors de la distinction de leurs fonctionnements respectifs. Vos comparaisons font bien de faire valoir l'argumentation de Labov contre le normativisme de Chomsky (cf. *MP* : 130) : les invariants ne sont pas substantiels, ils sont formels, ce qui revient simplement à dire qu'en dehors de l'analyse formelle la matière ne peut rien<sup>5</sup>. Il

---

5 Parfaitement intelligible pour moi, jusque dans sa vigueur assertive, cette phrase en conclusion du chapitre sur les régimes de signes : "Toute méthode de transcendantalisation du langage, toute méthode pour doter le langage d'universaux, depuis la logique de Russell jusqu'à la grammaire de Chomsky, tombe dans la pire des abstractions, au sens où elle entérine un niveau qui est à la fois déjà trop abstrait et pas assez encore" (*MP* : 184). C'est ce *pas assez encore*, surtout, qui emporte mon adhésion. La "transcendantalisation" se situe *en-deçà* de l'immanence quand cette dernière est pensée, comme il convient, dans sa radicalité.

n'en reste pas moins que la variation continue, le mouvement général est bien celui de cette langue-là, de ce courant-là, visibles à l'œil nu. La métaphore du corps sans organes que Deleuze et Guattari présentent plus loin (chapitre 6) me paraît à cet égard éloquente. Un organe, quand il tombe en panne, est irremplaçable, et le corps, généralement, dépérit. Au contraire, quand un muscle faiblit, quand une connexion nerveuse est pliée, quand un os se fragilise, c'est le corps tout entier qui recherche la compensation et trouve dans le pied ou dans le genou un remède à la faiblesse de la nuque ou du dos. Le corps sans organes est un corps en transformation constante de ce qui le compose, à condition que l'agencement formel qui le définit en tant que corps soit conservé. Un corps qui ne se transforme pas est un corps mort, quoique toute transformation soit contenue dans le corps, immanente au corps en son unité (votre "Œcumène", sans doute, cf. *MP* : 66). Il en est exactement de même pour les langues et les courants océaniques.

Par ailleurs ce n'est pas non plus la délimitation du plancher océanique ou celle de l'air qui donne aux courants océaniques leur forme globale spécifique. Il y a toujours de la matière aquatique entourant un courant, des dépôts et des écumes rejetés par son passage. Que sait-on de la surface de l'océan ? Seulement ceci : qu'elle s'évapore. Comme la parole. Comment prétendre avec cela qu'elle se montre garant d'une limite ! La réalité "tangibile" et "dure" des roches (elle aussi en mouvement) pas plus que la surface en évaporation ou la spiritualité de l'air ne délimitent le langage. La seule délimitation efficace est celle que les courants ont avec ce qui, dans cette matière aquatique, n'est pas organisé comme eux. Après, il est évident qu'il faut s'entendre sur les termes : on dirait que pour vous tout ce qui est aquatique fait signe, puisque les signes sont à trouver dans les particules les plus élémentaires. J'ai une définition du signe plus restreinte, circonscrite aux courants et aux objets qui, en raison de leur agencement interne, peuvent leur être rapprochés. Cette restriction me dispense d'avoir à définir l'eau par rapport à l'air ou à la roche, ce que votre emploi de signe laisse tout de même soupçonner. Toujours l'éloignement du péril (ou de la tentation !) d'une définition ontologique guide mon usage des termes.

J'ai dû m'absenter pendant votre exposé, professeur Challenger. Aussi ne suis-je pas sûr d'avoir saisi toute les finesses de votre système des strates et des distinctions apportées que vous résumez, à la fin de votre exposé, entre "parastrate", "épistrate" et "interstrate" (cf. *MP* : 92-93). Je veux croire qu'en approfondissant ma compréhension de votre système, j'y verrais encore des motifs de rencontre avec les distinctions que j'ai moi-même établies, dans le système des sémiotiques, entre sémiotique dénotative et sémiotique connotative. Je voudrais toutefois attirer votre attention sur mon concept de métasémiotique, à relier aux suggestions, trop brèves à mon avis, que vous avez formé sur la "métastrate". La réflexion sur le *stratum* métasémiotique est à mon avis capitale. Le *stratum* lui-même fait partie de l'agencement du courant, mais sa conception théorique a une portée considérable pour l'épistémologie générale, indépendamment même de l'étude des courants, et peut indiquer en quoi la géologie océanique fournit une explication à la formation de la terre.

Votre acolyte, Gilles Deleuze, a montré un certain goût pour le *surf*. Il en parle comme d'un *sport* résolument neuf, en insertion sur une onde préexistante (cf. Deleuze 1990 : 165, 244). Eh bien, représentez-vous le *métastratum* comme une planche de *surf*. Si la fonction du *métastratum* est de décrire les autres strates, la question qui se pose est évidemment celle de sa localisation. D'où peut-on décrire les strates d'un courant ? Lorsque vous êtes un véhicule emporté par le *stream*, votre représentation ne peut être qu'incomplète et partielle — je serais porté à croire que votre “épistrate” est déterminée à en rendre compte, dès lors qu'un linguiste, Antoine Culioli, a utilisé le même préfixe pour proposer, avec le concept d'“épilinguistique”, de rendre compte du mouvement par lequel le sujet parlant développe des représentations non-conscientes de son activité de langage<sup>6</sup>. Depuis les airs, en supposant qu'on puisse y tenir, on ne peut pas davantage discerner le fonctionnement interne d'un courant, on n'aperçoit que sa forme globale ; en particulier la distinction, indispensable, entre les deux couches ne se laisse pas bien saisir. Décrire le courant, ce n'est pas disposer sur lui d'un “point de vue” ; c'est aménager en lui un poste d'observation par lequel on peut non seulement le voir d'assez près, quoique tout entier, mais également exercer sur lui de petites pressions afin que les mouvements suscités par son fonctionnement réagissent à l'observation. La surface de l'océan offre cette saillance. Par des pressions sophistiquées sur la planche de surf, on peut se rendre compte que le moindre mouvement de la couche supérieure trouve une résonance, ou plutôt un répondant, dans la couche inférieure. Les linguistes appellent cela le “test de commutation”, sauf que ce n'est pas exactement un test, car les conditions ne sont pas expérimentales ; le langage ne s'arrête pas de fonctionner pour le loisir de l'étude linguistique ! Il s'agirait plutôt d'une opération de contrôle. La maîtrise de la planche assure le contrôle des forces qui la meuvent (et qui, au demeurant, la débordent de toutes parts, ceci n'empêchant nullement cela).

La différence que je tiens à expliciter ici entre point de vue et poste d'observation est que le point de vue est, par habitude, immobile et comme hors temps. Au contraire le poste d'observation se déplace en même temps que son objet, et à la même vitesse. La planche de *surf* est *synchrone* avec le courant qu'elle observe. Voyez comme on se méprend si l'on imagine que l'étude synchronique suppose un état statique et abstrait de son objet ; c'est supposer que cette étude offre un “point de vue” lui-même statique, et comme transcendantal. En réalité, la description métastratique demeure immanente au courant. Même l'étude diachronique demeure immanente, bien qu'elle profite des forces du vent pour devancer le mouvement du courant et “slalomer”, pour ainsi dire, sur lui. Voilà pour ce qui est de l'“être” du *métastratum*, c'est-à-dire son fonctionnement formel propre. Son apparence toutefois est également remarquable. Si singulière que cela vaut la peine de s'y intéresser. Quand elle est synchrone avec le courant, la planche a l'air de ne pas bouger. Tout ce qui se rapproche d'elle, c'est-à-dire la couche supérieure du

6 Voir Culioli (1968: 19) ; pour un commentaire, Badir (2014: 312-324).

courant, se meut au même rythme qu'elle et donne également une impression de relative stabilité. Au contraire, ce qui est à distance ou relativement lent, dans la couche inférieure, semble se transformer, apparaître et disparaître très vivement. C'est comme lorsque vous regardez le paysage depuis la fenêtre d'un train : ce qui est le plus lent, les arbres et les maisons, sont les choses qui ont l'air d'apparaître et de disparaître, ou de changer de forme au fur et à mesure du mouvement, au contraire des voitures sur l'autoroute longeant la voie des chemins de fer. Ainsi, en ce qui concerne les vitesses de mouvement, la description métrastatique en donne une image inversée. Si l'on convient de désigner comme mouvements rapides les contenus et mouvements lents les expressions, alors la planche elle-même se donne comme une expression, et tout ce qui est en dessous d'elle prend le statut de contenu, y compris et même surtout la couche inférieure du courant dont on a convenu qu'elle correspondait au plan d'expression d'un langage. Pour cette raison aussi, la description semble "ralentir" le mouvement inhérent au courant océanique, homogénéiser la variation continue qui le fait fonctionner. Je serais tout de même enclin à penser que c'est là un moindre mal, dès lors qu'il n'est pas dû à une représentation erronée du fonctionnement du courant lui-même, mais reflète simplement les intérêts de toute description, à savoir "exprimer" son objet et lui octroyer de ce fait une stabilité dans son propre discours.

Or, en soulignant, comme je l'ai fait régulièrement, que le fonctionnement du courant se voit à l'œil nu, et en évoquant un poste d'observation depuis une planche de surf, il ne faut évidemment pas se représenter quelque chose de sensible ou de matériel. La matière, vraiment, n'a rien à faire ici. C'est de l'œil de l'esprit, et d'une planche mentale, que je parle. L'œil nu de l'esprit n'a pas de spécialisation technique ; tout au plus est-il exercé, entraîné ; c'est un œil qui n'a pas de privilège pour reconnaître et utiliser le fonctionnement du courant, l'observation étant en somme un usage parmi d'autres ; par conséquent, n'importe qui, par exemple n'importe quel *sujet parlant*, peut reconnaître et utiliser le courant avec cet œil-là. La planche non plus n'est pas, en soi, un artefact particulièrement complexe ; ce n'est que du contenu transformé, figé, en expression, à partir de cette saillance propre à la surface de l'eau : son caractère "réfléchissant".

Laissez-moi revenir alors, puisque j'ai annoncé que je le ferais, sur la notion insatisfaisante de "plan", telle qu'elle a pu être employée dans les syntagmes "plan de l'expression" et "plan du contenu". Dans votre conférence, vous reprenez mes distinctions d'expression et contenu, d'une part, de forme, substance et matière, d'autre part, mais vous omettez de rapporter une troisième distinction, laquelle est pourtant, à mes yeux, tout aussi essentielle. Il s'agit de la distinction entre hiérarchie syntagmatique et hiérarchie paradigmatique, c'est-à-dire la distinction entre deux types de rapports entre les mouvements. Or il me semble qu'on comprend beaucoup mieux ce que sont ces *strata* désignés par commodité sous le terme générique de "plans" (de l'expression et du contenu) lorsqu'on remet en évidence les moyens de leur analyse. Selon une analyse syntagmatique, on parlerait mieux, à leur endroit, de *lignes*. Tous les mouvements du courant avancent

*en même temps*, sur une ligne de crête – ligne de front. C’est comme une vague géante, mais aplatie pour ne pas retomber, et sur laquelle se tient d’ailleurs, synchrone, la planche de surf métrastratique. Et puisque le courant a deux couches, ce sont deux lignes qui avancent en parallèle, la ligne fine et versatile du contenu par dessus la ligne lourde de l’expression. Vous dites très bien que “l’expression cesse d’être volumineuse ou superficielle pour devenir linéaire, unidimensionnelle (même dans sa segmentarité)” (MP : 77). Saussure, déjà, avait mis en évidence la linéarité du signifiant. Mais on a souvent commenté, Benveniste notamment, cette linéarité comme un attribut de la parole. On a eu tort de la considérer pour telle, à mon avis. Le texte, cet artefact continental, a trompé l’œil des linguistes. En fait, c’est bien la langue qui est une ligne syntagmatique ; la parole, elle, n’est qu’un point, c’est le déplacement d’un point *pris dans une ligne*, c’est-à-dire dans une langue, un agencement formel de relations internes entre tous les points avançant en coprésence les uns des autres. Un peu après, vous évoquez une surlinéarité propre au langage verbal, laquelle serait à même de rendre compte de sa propriété de traductibilité. Je ne suis pas sûr d’avoir suivi votre explication, mais le terme de surlinéarité me séduit dans la mesure où il donne à penser qu’il y a plus d’une ligne possible à analyser, qu’à la ligne de l’expression se surajoute, comme un surlignement en effet, la ligne du contenu. J’en appellerais à ce propos, une fois encore, à la mémoire de Saussure, qui avait noté ceci :

Quand un philosophe ou un psychologue, à la suite de ses méditations, par exemple sur le jeu de nos facultés, entre en scène avec un système qui fait table rase de toute notion précédente, il ne s’en trouve pas moins que toutes ses idées, si neuves, si révolutionnaires qu’elles soient, peuvent venir se classer sous des termes de la langue courante, mais en tout cas qu’aucune ne peut indifféremment venir se classer sous les mots existants, fussent-ils parfaitement arbitraires, comme *raison* ou *intellect*, ou sous celui d’*intelligence* ou sous celui d’*entendement*, de *jugement*, <de> *connaissance* etc. ; et que d’avance il y a un certain terme qui répond mieux que d’autres aux nouvelles distinctions. Or la raison de cette propriété, encore une fois, ne peut être que négative, puisque la conception qu’on y introduit date d’hier et que tous les termes en question n’étaient pas moins délimités le jour d’avant dans leur valeur respective (Saussure 2011 : 193-194).

Même la créativité conceptuelle du philosophe est conditionnée, en termes d’expression, mais aussi prise, en termes de contenu, dans l’avancement imperturbable de la langue. Jamais, nulle part, la chaîne de la langue n’est rompue ; elle ne fait qu’avancer, encore et toujours, et cela seul la transforme.

Je n’en dirai pas plus sur la ligne syntagmatique mais tiens à évoquer à présent, quoique tout aussi brièvement, l’autre type de rapports, et l’autre hiérarchie qui s’ensuit, à savoir la hiérarchie paradigmatique. Cette fois, il ne s’agit pas de lignes mais de *faces*. C’est ainsi que j’ai dénommé, en effet, les *strata* déduits d’une analyse paradigmatique : face de l’expression et face du contenu. Vous voyez combien nos

pensées respectives à nouveau se rencontrent, et davantage encore si l'on tient compte du développement que vos épigones, Deleuze et Guattari, ont produit autour de la visagéité (*MP* : 144-145). Les faces, davantage que les lignes, sont en relation étroite avec la planche métrastratique, car elles sont dépendantes de la synchronie posée entre l'objet et son usage épistémique. Elles réagissent, par de micro-mouvements, aux impulsions de contrôle. Une fois ces micro-mouvements relevés, on peut établir une carte reproduisant *en pensée* le fonctionnement réel du courant selon chacune de ses couches. L'analyse paradigmatique est ainsi, quant à elle, pluridimensionnelle — bi- ou tri-dimensionnelle selon la complexité des régions analysées. La carte qu'elle établit est, pour la facilité de la lecture, étiquetée et colorée. Ces couleurs et étiquettes n'appartiennent évidemment qu'au métrastratum. Mais la carte elle-même donne bien de chaque couche une image, dans un plan avec une seule face utilisée, comme un visage, *localisant* les linéaments du courant par leurs différences : tel est là *ou* là, et là c'est tel *ou* tel qui apparaît.

Ces quelques éléments de caractérisation des hiérarchies syntagmatique et paradigmatique sont sans doute trop allusifs pour être parlants. Si j'ai tenu néanmoins à l'évoquer, c'est parce que leur distinction rend compte, à mon avis, mieux que vous ne les présentez vous-même, des phénomènes de territorialisation et de déterritorialisation. Ce que vous décrivez comme une déterritorialisation correspond, me semble-t-il, au courant (ou à tout autre objet) tel qu'en ses lignes syntagmatiques il avance inéluctablement dans l'océan. La territorialisation, ce sont ses faces distinguées et appropriées, par le jeu d'un étiquetage savant ou populaire, aux usages métrastratiques et aux normes épistémiques. Je ne pense pas toutefois que ces *strata* du courant doivent être conçus comme des opposés, ou à l'instar d'états actifs et réactifs (la déterritorialisation succédant à la territorialisation et étant elle-même suivie par une reterritorialisation). Ils sont à mon sens complémentaires, car inassimilables l'un à l'autre, et rendent compte de la spécificité du courant, de chaque courant, en conformité avec une approche localiste tendanciellement immanente.

Voilà les éléments de réflexion dont je voulais vous faire part, professeur Challenger. Ils ne conduisent pas vers une typologie, contrairement à ce que tend à produire votre complice, Deleuze. Ces caractéristiques théoriques, abstraites et métaphoriques, ont plutôt cherché à rendre compte d'un fonctionnement spécifique, celui de la langue, celle-là même dont Saussure disait que "Quiconque pose le pied sur [son] terrain peut se dire qu'il est abandonné par toutes les analogies du ciel et de la terre" (Saussure 1968 : 259 ; note autographe). Je le crois aussi. C'est en mer, seulement, que j'ai trouvé une analogie à peu près acceptable<sup>7</sup>. Mais cette analogie ne va pas jusqu'à produire une base sur laquelle pourrait être rai-

---

7 Saussure, lui aussi, a proposé une métaphore maritime de la langue, non reprise par les éditeurs du *Cours* mais notée par tous les auditeurs du troisième cours : "La langue ou un système sémiologique n'est pas un vaisseau en chantier mais un vaisseau en mer [...] Lequel est le vrai du vaisseau sur terre ou sur mer ? Comme vaisseau à étudier n'est intéressant que le vaisseau sur mer" (Saussure 1968 : 170 ; version Bouchardy).

sonnés tous les “régimes de signe”, ce que sous-entend l’entreprise typologique de votre complice, quelque prévention qu’il y oppose. Saussure a nommé d’un terme malheureux, soumis à toutes les vicissitudes de la mésinterprétation, cette spécificité ou “principe” de la langue, à savoir son *arbitraire*. Au moins ce terme a-t-il le mérite de casser net toutes velléités d’explication causale. L’arbitraire n’a pas de causes. La géologie océanique donne à voir la formation de la terre sans recourir aux causes, mais à travers le fonctionnement de ses langues et leur organisation en strates ou *strata*. Si ce n’est pas une science de l’homme, c’est évidemment une science *pour* l’homme. En est-il d’autres ?

Et le professeur Outsider se rassit. Comme je vous l’ai dit, il ne s’était pas aperçu de la fuite de Challenger aussitôt sa conférence achevée. Me revient à l’esprit, en ces jours troublés, pour clore cette rêverie, l’exhortation épicurienne de Marguerite Duras : Que le monde aille à sa perte. C’est la seule politique.

## bibliografia

---

### **Badir, S.**

2014 *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Honoré Champion.

### **Culioli, A.**

1968 *La formalisation en linguistique*, in *Pour une linguistique de l’énonciation, 2 : Formalisation et opérations de repérages*, Paris, Ophrys 1999: 17-29.

### **Daylight, R.**

2012 *What if Derrida was Wrong about Saussure?*, Edinburgh, Edinburgh University Press.

### **Deleuze, G.**

1990 *Pourparlers. 1972-1990*, Paris, Minuit.

### **Deleuze, G., Guattari, F.**

1980 *Mille Plateaux. Capitalisme et Schizophrénie* 2, Paris, Minuit.

### **L. Hjelmslev**

1971 *La stratification du langage*, dans *Essais linguistiques*, Paris, Minuit: 45-77.

### **Janvier, A., Pieron, J.**

2010 “*Postulats de la linguistique*” et politique de la langue — Benveniste, Ducrot, Labov, “Dissensus. Revue de philosophie politique de l’ULg”, 3: <https://popups.uliege.be:443/2031-4981/index.php?id=710>.

### **Saussure, F. de**

1968 *Cours de linguistique générale*, tome 1, éd. critique de R. Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.

2011 *Science du langage*, éd. critique de R. Amacker, Genève, Librairie Droz.

finito di stampare per conto di  
ZeL Edizioni  
da europrint, quinto di treviso (treviso)  
luglio 2019